

Composition de Français, Filières MP, MPI, PC et PSI (XEULCR)

Sujet :

« Choisis un genre de travail où la main ne soit pas occupée seule, où l'esprit s'exerce sans trop de fatigue ; un travail qui dédommage de ce qu'il coûte par le plaisir qu'il procure : sans cela, le dégoût qu'il te causerait, si jamais il te devenait nécessaire, te le rendrait presque aussi insupportable que la dépendance ».

Nicolas de Condorcet, *Conseils à sa fille* (1794).

[*Correspondance et Œuvres diverses*, éd. Arago, Paris, Didot, 1847, t. 1, p. 39].

Vous commenterez et discuterez la pertinence de ce propos en vous appuyant sur des exemples précis, empruntés notamment aux œuvres du programme (Simone Weil, *La condition ouvrière* – éditions Gallimard de 2022, collection "Folio Essais" ; Michel Vinaver, *Par-dessus bord* – éditions actes Sud, réédition poche de 2022 ; Virgile, *Géorgiques* – éditions Flammarion, collection "GF", traduit par Maurice Rat).

Comme chaque année, ce rapport est destiné à aider les candidats des classes préparatoires présentant le concours des filières « MP » (Mathématiques, Physique), MPI (Mathématiques, Physique, Informatique) « PC » (Physique, Chimie) et « PSI » (Physique, Science de l'Ingénieur) à préparer l'épreuve de la dissertation de lettres.

La moyenne des 1791 candidats français de la filière **MP** est de 9,69/20 avec un écart-type de 3,47.

La moyenne des 298 candidats français de la filière **MPI** est de 9,41/20 avec un écart-type de 2,90.

La moyenne des 1410 candidats français de la filière **PC** est de 9,45/20 avec un écart-type de 2,85.

La moyenne des 781 candidats français de la filière **PSI** est de 10,45/20 avec un écart-type de 3,10.

Le rapport de la session 2022 proposait une mise au point sur l'esprit de l'épreuve, ainsi que des rappels méthodologiques. Nous nous permettons d'y renvoyer, ainsi qu'aux excellents rapports des années précédentes, notamment les rapports des sessions de 2019 et 2020, qui fournissent des mises au point très complètes sur les techniques de la dissertation et des remarques sur la maîtrise de la langue. Contentons-nous de rappeler ici en substance que cette épreuve, qui associe deux disciplines, littérature et philosophie, requiert des compétences complémentaires : capacité d'analyse et de conceptualisation du sujet, maîtrise de l'argumentation et de la réflexion, élaboration de l'exposé dans une langue correcte, suffisamment riche et nuancée pour pouvoir exprimer des idées abstraites et développer un raisonnement critique. Les œuvres du programme sont destinées à servir de corpus privilégié, mais les candidats ont la possibilité d'élargir leur réflexion à d'autres exemples tirés de leur culture personnelle, même si la notation valorise essentiellement les connaissances liées à la maîtrise de la dissertation et à la connaissance des œuvres du programme. Rappelons enfin que la dissertation exige une démarche démonstrative, quand trop de copies se contentent d'un propos platement illustratif.

Outre ces remarques générales, les correcteurs souhaitent rappeler aux candidats, au seuil de ce rapport, que le soin apporté à l'écriture et à la présentation de la copie recouvre un double enjeu de courtoisie élémentaire vis-à-vis du lecteur et d'efficacité de la communication. Les candidats qui forment des lettres microscopiques ou écrivent sur toutes les lignes (espacées de 5 mm) rendent plus difficile l'accès à leur pensée. De même que pour la graphie, les candidats devront apporter un soin particulier à la langue employée : orthographe, précision lexicale, syntaxe, clarté, niveau de langue nécessitent un effort d'élaboration de l'écriture. Cette année encore, les correcteurs regrettent que les candidates et les candidats se laissent trop souvent aller à des formules alambiquées ou archaïques qu'il n'est pas raisonnable de lire sous leur plume. Il faut éviter les formules ampoulées ou déplacées telles que « il sied de se demander si... », particulièrement dans une copie où l'on lit par ailleurs « nous allons voire que le travail... ».

Le sujet choisi pour la session d'avril 2023 était relatif à la partie du programme consacrée au thème du travail. La citation de Condorcet, extraite d'une série de conseils adressés à sa fille, Alexandre-Louise Sophie de Condorcet, surnommée Élisabeth, provient d'un texte non destiné à la publication, écrit dans des circonstances tragiques et qui connut une première publication posthume. Seuls de très rares candidats ont pris la peine de rappeler quelques éléments de contexte, permettant de situer Condorcet dans une culture et des valeurs d'Ancien Régime. Sans attendre des candidats une connaissance de la figure et de la pensée de cet auteur, et encore moins des détails de sa biographie, on pouvait tout de même attendre quelques éléments de culture générale permettant de situer ce propos dans son époque. Mathématicien, géomètre, homme politique et philosophe, pacifiste et humaniste, républicain, opposé à la peine de mort, Condorcet, votant contre la condamnation à mort de Louis XVI en 1792, a signé son propre arrêt de mort. Auteur d'un nouveau projet de constitution, très critique vis-à-vis du pouvoir révolutionnaire, il se rapproche ensuite des Girondins et s'oppose aux manœuvres autoritaires des Jacobins. Le 8 juillet 1793, il est décrété d'arrestation par la Convention, accusé de complot. Il entre alors dans la clandestinité, se cachant à Paris d'abord, au domicile d'une amie, puis, fin mars 1794, averti d'une opération de police imminente, il quitte sa cachette et passe quelques jours à errer de commune en commune au sud de la capitale, avant d'être finalement arrêté et emprisonné à Bourg-la-Reine, le 27 mars 1794. Le surlendemain, il est retrouvé mort dans sa prison. C'est donc dans la proscription, entre l'été 1793 et le printemps 1794, qu'il rédige ces conseils, parallèlement à son dernier texte philosophique, *l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Sa fille n'est alors âgée que de trois ans et demi. Elle est née en mai 1790. Sa mère, femme de lettres et philosophe renommée, Sophie de Grouchy, rend visite à son mari dans sa cachette aussi souvent que possible pendant ces quelques mois. Elle lui donne des nouvelles de leur enfant. Nicolas de Condorcet, se sentant en danger, rédige ces conseils au cas où il ne serait plus en vie pour assurer son éducation.

Bien qu'un peu longue, la citation ne posait aucune difficulté de compréhension. Il était essentiel de veiller à analyser tous les termes du sujet, quitte à reprendre certaines parties de l'analyse au fil de la démonstration. On ne pouvait se contenter en effet d'analyser le sujet en introduction sans y revenir au cours du développement pour en approfondir certains aspects. Le raisonnement doit véritablement cerner tous les aspects du sujet et en discuter chacun des termes. Il fallait éviter de se contenter d'une analyse partielle du sujet, en opposant stérilement travail manuel et travail intellectuel, plaisir et souffrance, à l'aide de fiches de cours apprises par cœur, ce qui aboutissait en réalité à des contresens. En l'occurrence, trop de copies se sont dispensées, à tort, de discuter l'articulation entre la dimension à la fois manuelle et spirituelle du travail préconisé par Condorcet. D'autres copies sont tombées dans le travers qui consiste à

déformer le sujet pour le faire entrer dans l'une des problématiques abordées en cours, comme cela a pu être le cas sur la socialité du travail. En effet, « la main seule » ne devait pas être interprétée comme une mise en garde contre la solitude ou un encouragement à la solidarité au travail. Trop de copies s'en tiennent encore à aligner des parties de cours apprises par cœur et plaquées sur le sujet de façon artificielle.

Le titre de l'ouvrage de Condorcet fournissait un indice qui permettait de comprendre que le mode impératif du verbe « choisis » n'exprimait pas un ordre mais un conseil, avec toute l'incertitude que comporte une telle énonciation. Il était donc inexact de parler de définition du travail idéal. De fait, Condorcet ne cherche pas ici à définir un idéal mais plutôt à épargner à sa fille des déboires. Il était donc fâcheux de prendre son contre-pied en l'accusant d'être utopiste ou irréaliste. On pouvait également convoquer des connaissances élémentaires sur la société d'Ancien Régime pour éviter d'autres contresens.

Condorcet appartient à la noblesse, son épouse aussi. Leur fille, selon la logique sociale de la société d'Ancien Régime, n'était pas destinée à exercer un emploi, *a fortiori* en raison de son sexe. Avec la Révolution, les ci-devant nobles sont désormais susceptibles d'exercer un emploi, mais ce n'est pas une obligation et il va sans dire que la plupart d'entre eux ne s'y résolvent qu'à contrecœur. Ceux dont les ressources demeurent suffisantes s'en dispensent.

Le sujet pouvait très bien être compris et traité sans connaître particulièrement Condorcet. Mais il sera agréable aux lectrices et lecteurs, dans ce rapport *a posteriori*, de disposer d'un éclairage historique. Condorcet a conscience, au moment où il écrit, que la situation financière de sa femme et de sa fille risque de les contraindre à chercher des ressources dans un travail rémunéré, d'autant plus qu'il perçoit la menace qui pèse sur sa propre existence. Lui-même ne dispose pas de fortune. Son père, Antoine Caritat de Condorcet, officier, est mort alors qu'il n'avait qu'un mois et ce n'est que grâce à un oncle qu'il a pu faire des études d'abord au collège des Jésuites de Reims, puis au Collège de Navarre à Paris. Condorcet vit essentiellement de ses modestes revenus de savant, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Française et, à partir de 1774, date à laquelle il est nommé, sous le gouvernement Turgot, Inspecteur des Monnaies de Paris, il reçoit une pension et un logement de fonction. Pendant l'hiver 1793-1794, à l'heure où il écrit ses derniers textes, ses biens ont déjà été confisqués et son épouse, sans ressources, a commencé à donner des cours de dessin pour gagner sa vie.

Condorcet, qui se sait condamné à mort, anticipe donc les difficultés que connaîtra sa famille. C'est avec une grande probabilité qu'il pressent que sa fille devra exercer un métier pour vivre. Le travail sera un gagne-pain. Face à la réalité, il est pragmatique et, plutôt que de se plaindre, il recommande à sa fille, avec une grande ouverture d'esprit, de choisir un métier associant principe de plaisir et principe de réalité. Le choix, dans ces conditions, est encore un luxe, pour qui dispose, comme l'espère Condorcet pour sa fille, d'une éducation, de qualités complémentaires, d'un réseau de relations. Dans une certaine mesure, la question du choix du métier et du type de profession relève encore aujourd'hui d'un luxe de classe, puisque tout dépend de la possibilité de faire des études, des talents acquis au cours de l'enfance et de l'adolescence (on peut penser à la pratique artistique ou sportive, à la maîtrise de langues étrangères favorisée par les séjours et voyages à l'étranger et/ou le recours à des personnels à domicile). La question de la vocation, du projet, le choix d'une profession en accord avec la sensibilité ou les désirs d'un individu étant encore largement un privilège de classe, tant ils peuvent être favorisés par le contexte social, naître et se développer au cours de stages, souvent non rémunérés, que peuvent majoritairement se permettre des jeunes soutenus financièrement par leurs familles.

La prescription que Condorcet adresse à sa fille relève dès lors d'une réflexion morale : le travail est certes envisagé comme une contrainte, mais il s'agit de la tempérer par la recherche d'une complémentarité entre la main, le corps et l'esprit, afin d'atteindre à une forme d'épanouissement, de satisfaction. C'est seulement ainsi, semble dire Condorcet, qu'il est possible à l'individu de surmonter le sentiment d'asservissement que provoque nécessairement le travail. Condorcet pose la question de l'apport du travail, de son coût : à qui peut profiter l'effort, quelle peut être la valeur positive de la fatigue, de l'épuisement, du stress ? Plutôt que de le réduire à une dépendance insupportable, forcément économique, Condorcet invite sa fille à dépasser la conception négative que l'on peut se faire du travail envisagé comme source de souffrance et d'aliénation et surtout à dépasser la distinction traditionnelle entre travail manuel et travail intellectuel, qui relève d'un préjugé.

La citation ne possède pas un caractère prescriptif, il s'agit bien d'un « conseil », destiné à reconforter, à modaliser un impératif économique pour en faire le moteur d'un épanouissement personnel. Il s'agit de s'adapter. L'usage du mode conditionnel, l'usage d'adverbes ou de locutions adverbiales (« presque », « sans trop ») contribuent à cette modalisation de la proposition. Il était dès lors attendu du candidat ou de la candidate qu'il ou elle dépasse la contradiction apparente entre plaisir et contrainte et critique les notions de dépendance et de dégoût, pour montrer en quoi le travail, plus qu'un léger plaisir, peut apporter à l'individu, dans ce passage, permis par le travail, un sentiment d'accomplissement, qui le fait passer de l'individuel au collectif. Le travail, au-delà de la satisfaction d'un besoin, de la nécessité dans laquelle il s'inscrit, de la dépendance qu'il induit vis-à-vis du temps et d'autrui, de l'aliénation qu'il provoque, de la souffrance et de la contrainte qu'il génère, peut apporter un sens à l'existence, donner à l'homme ou à la femme qui l'exerce le sentiment d'occuper une place utile. L'effort destructeur peut aussi devenir constructif, émancipateur, apporter une liberté et une dynamique.

Rappelons cet autre élément important du contexte qu'est l'engagement féministe de Condorcet pour situer et analyser au plus juste ce propos sur le travail. En 1782-1783, republiant ses écrits, Condorcet est l'un des premiers, après Voltaire, à rendre hommage aux travaux scientifiques d'Émilie du Châtelet. En 1789, il a publié dans le numéro 5 du *Journal de la Société de 1789* un texte fondateur et pionnier, intitulé *Sur l'admission des femmes au droit de cité*, peut-être écrit en collaboration avec Sophie, son épouse. La perspective de Condorcet n'est donc pas celle d'un père rousseauiste, pour qui les jeunes femmes sont essentiellement destinées à exercer les fonctions de mères de familles et à assurer le bien-être domestique de la famille. Son approche est ouverte et non genrée. Il ne s'agit pas non plus d'un simple agrément. Le travail obéit bien à des impératifs économiques. Il s'agit dès lors de s'approprier l'activité pour y trouver un équilibre et se prémunir de la lassitude et du dégoût qui pourraient naître d'un emploi répétitif, cantonné à une tâche d'exécutant, dans lequel la main et l'esprit, l'intellect et l'habileté manuelle pourraient se compléter harmonieusement. La relative modernité de Condorcet, pour qui le travail semble demeurer une contrainte subie et non une réalisation voulue, souhaitable, était à analyser de façon critique.

On a pu s'étonner de trouver sous la plume de candidats des considérations anachroniques, étroitement moralisatrices, des arguments difficilement défendables aujourd'hui sur un plan éthique et philosophique. Les arguments que développe une dissertation doivent pouvoir être assumés par les candidats et les candidates aujourd'hui. Ce n'est pas parce que les candidats et les candidates sont interrogé(e)s sur un corpus en partie ancien qu'ils et elles peuvent se permettre de reprendre des arguments que personne ne reprendrait sérieusement à son compte aujourd'hui. On peut présenter certains arguments comme des arguments passés, datés et dire qu'il n'est bien sûr pas question d'y adhérer aujourd'hui. Les candidats et les candidates ont trop souvent tendance à prendre le corpus comme une mine d'arguments évidents. Il n'est pas acceptable, par exemple, de lire dans tant de copies que « le travail permet d'échapper au vice » ! Certains ont cédé à la facilité de fustiger Condorcet pour

son souhait de trouver du « plaisir », en faisant même parfois un hédoniste éhonté. C'était forcer l'interprétation du sujet pour pouvoir s'y opposer dans un mouvement dialectique artificiel. Les meilleures copies ont plutôt pris le parti de réfléchir à ce que peut recouvrir le mot « plaisir » dans le cadre du travail et proposer une typologie de ces « plaisirs » ni honteux ni illégitimes.

On peut encore s'étonner que la majorité des copies, dans leur troisième partie et leur conclusion, plaident pour une vision sacrificielle du travail, comptant sur la transcendance des souffrances par le religieux, l'esthétique ou le social. Peut-être le texte de Simone Weil et celui de Virgile, ou même celui de Vinaver lu au premier degré, les ont-ils convaincus de se livrer au travail comme à un devoir dans lequel l'individu doit s'anéantir. Peut-être est-ce aussi un effet secondaire des années de classes préparatoires. Mais on a aussi trouvé d'excellentes copies qui se permettaient une réflexion critique sur les textes au programme : on a parfois lu que Virgile idéalise le travail agricole, qu'il ne rend pas compte des conditions de travail réelles dans les *latifundia* ; que Simone Weil portait sur l'usine le regard d'une intellectuelle de passage, tiraillée entre révolte ouvriériste et abnégation chrétienne ; que la pièce de Vinaver oppose au modèle de l'entreprise capitaliste l'aspiration au bien-être personnel par divers moyens. On a parfois vu citer *Le Droit à la paresse* de Lafargue et mentionner que le travail peut aussi être pensé, au-delà de la malédiction qu'il constitue dans les textes mythologiques, comme ce qu'il faut éviter, contourner ou minimiser. De fait, les candidats et leurs préparateurs ne doivent pas se sentir tenus à une promotion univoque de la pensée des auteurs au programme : l'épreuve de français-philosophie compte parmi ses objectifs le développement de l'esprit critique.

Construire une problématique et un plan

L'analyse du sujet bien menée est une façon subtile de problématiser le sujet. Encore faut-il choisir un angle parmi plusieurs perspectives possibles. Les correcteurs ont trop souvent eu l'impression de devoir piocher la problématique, au choix, parmi une série de questions se suivant plus ou moins logiquement – et censées, peut-être, constituer dans leur ensemble une problématique générale. Le sujet se prêtait à la dialectique, trop l'ont réduit à une binarité qui lisse totalement la problématique : il fallait au contraire tenter de la dépasser, montrer les limites du point de vue de Condorcet. La dissertation est un exercice destiné à tester la capacité du candidat ou de la candidate à entrer en discussion avec la pensée de l'autre, à se prêter au jeu d'un examen raisonné d'un point de vue et à entrer progressivement dans une dialectique qui permet, progressivement, poliment, de dialoguer, de confronter différents points de vue.

Non seulement une problématique n'est pas un problème, qui n'est lui-même pas une question (on ne peut donc « répondre à une problématique » – lu des dizaines de fois), mais l'ubiquité des fausses questions, pas même rhétoriques, introduites par « comment... ? » et « dans quelle mesure... ? » (entre autres variantes impropres : « dans quelles mesures... ? », « en quelle mesure... ? », etc.) est inappropriée. Si le candidat soutient une thèse précise, fort bien : qu'il l'explique sans tenter de l'euphémiser maladroitement.

Dès lors, le plan dialectique est toujours possible mais ce n'est pas forcément le plus indiqué, surtout s'il s'agit de régler son compte à l'auteur dans une première partie pour ensuite parler de tout autre chose dans les deux parties suivantes. En l'occurrence, il n'était pas habile de commencer par traiter avec bienveillance toute la citation de Condorcet dans une première partie pour expliquer ensuite qu'il était futile et inconséquent. D'une manière générale, il n'est pas conseillé de prendre de haut l'auteur de la citation, ni de lui faire la leçon.

Si la citation de Condorcet invitait à interroger de façon critique l'opposition binaire entre travail manuel et travail intellectuel, elle proposait surtout une mise en perspective de l'image négative du travail. Pourquoi cette activité, même dans nos sociétés modernes où chacun peut choisir son métier, ou à tout le moins son employeur, est-elle encore si chargée de valeurs négatives ? La dialectique entre nécessité et liberté n'est pas seulement une question

philosophique, et la dialectique hégélienne n'était pas la plus pertinente pour aborder le sujet, risquant d'enfermer le raisonnement dans une dialectique stérile (le travail est un asservissement nécessaire pour libérer le travailleur). Trop de candidats se sont érigés en moralisateurs, critiquant la propension humaine à préférer le plaisir au travail, l'*otium* à l'activité productive. C'est ce que traduisent déjà certaines phrases d'accroche, comme celle-ci, que nous citons à titre d'exemple :

Le contexte actuel français, avec les grèves, les manifestations et les révoltes au sujet de la réforme des retraites met en avant un des problèmes du travail actuel, celui du manque de plaisir à exercer sa profession, car si tel était le cas, une telle réforme ne susciterait pas autant d'indignation et de mécontentement. Ainsi, dans ses conseils, Condorcet se présente comme un avant-gardiste, puisqu'il écrit ...

C'est trop souvent oublier les conditions économiques dans lesquelles s'accomplit le travail dans nos sociétés organisées sur le modèle capitaliste. Sans vouloir réduire le travail à sa condition matérielle, c'est pourtant la réalité technique, sociale, humaine et économique du travail qui provoque des phénomènes d'aliénation et de rejet. La part réduite d'initiative trop souvent laissée au travailleur salarié, l'exploitation de la force de travail et le décalage entre profits et salaires, les conditions physiques de fatigue, toutes ces réalités pèsent lourdement sur l'image du travail. Ces phénomènes ont été dénoncés par des générations d'artistes, d'écrivains, de cinéastes, de Zola à Chaplin. La déshumanisation, à l'œuvre dans les usines et dans les bureaux réduit trop souvent les employés à des numéros, à des pions. Pendant longtemps, les très mauvaises conditions de travail, d'hygiène et de sécurité, la durée du travail, ont été laissées à la seule appréciation des employeurs, mus, pour l'essentiel, par des logiques de profit. Les combats de la classe ouvrière ont permis de conquérir des droits, visant à réguler, à limiter les rythmes de travail, à instaurer un âge minimal et maximal, à proscrire le travail des enfants, à imposer des congés payés. Les cotisations salariales ont permis d'améliorer la santé collective et le financement des retraites.

Aujourd'hui, les droits des travailleurs et la souffrance au travail sont des sujets qui mobilisent et font réagir, en France et dans tous les pays du monde où cela est possible. La maltraitance, le harcèlement, les discriminations, les accidents du travail, les démissions forcées, les suicides, sont des réalités que des enquêtes ont très sérieusement documentées. Les institutions de protection des travailleurs croulent sous les plaintes. Certes, cette épreuve du concours ne porte pas sur le droit, l'histoire, l'économie ou la sociologie du travail contemporain. Mais les textes mêmes du corpus, notamment ceux de Weil et Vinaver, n'auraient pas dû laisser certains candidats critiquer la « perte des valeurs » attachées au travail sans faire état des problèmes que posent les conditions réelles du travail – d'autant moins que la réflexion de Condorcet y invitait très explicitement. Certains rares candidats ont bien posé le problème dès leur entrée en matière, comme dans ces accroches, pourtant un peu simplistes :

Fondamentalement, travail rime avec souffrance. En effet, étymologiquement, le travail est le « tripalium », c'est-à-dire un instrument de torture de l'Antiquité. Aujourd'hui encore, le travail est synonyme d'épuisement et d'arrachement à une vie de bonheur et de liberté, comme en témoignent les nombreuses manifestations en vue du report de l'âge à la retraite. Pour l'homme, le travail est une torture qui l'empêche de vivre une vie épanouie, qui ne commencerait qu'à la retraite, là où le travail s'éteint. C'est pourquoi il est aujourd'hui courant ...

Dans son tableau Les Foins (1877), Jules Bastien-Lepage représente deux ouvriers agricoles terminant leur journée de travail. Hébétés et exténués, leur teint livide traduit une fatigue physique et mentale extrême. C'est précisément pour éviter à sa fille de souffrir que Nicolas de Condorcet lui prodigue le conseil suivant...

Ou celle-ci, encore plus pertinente :

Dans son roman En salle, Claire Baglin présente le quotidien dans une chaîne de restauration rapide d'une étudiante, la narratrice du récit. Celle-ci va alors éprouver la dureté du monde du travail, qu'elle avait autrefois imaginé libérateur : ce travail était son rêve d'enfant. Elle va cependant se rendre brutalement compte qu'un travail où l'esprit ne s'exerce pas sans fatigue et où seule la main est occupée ne dédommage pas de ce qu'il coûte, mais au contraire ternit tout plaisir qu'il procure. Nicolas de Condorcet écrit en effet ...

Heureusement, il existe de nombreux secteurs où les passionnés peuvent encore s'épanouir dans leur travail, car il faut rappeler la diversité des formes du travail (créatif ou réduit à un rôle d'exécutant, varié ou répétitif) et surtout des conditions du travail (salarié ou indépendant, ouvrier, artisan, commerçant, producteur, auto-entrepreneur, précaire, à durée déterminée, à temps partiel, à horaires décalés, payés à l'heure, à la pièce, etc.). Même lorsque les conditions matérielles ou organisationnelles semblent bonnes, on sait qu'un rapport de force trop violent peut décourager les meilleures volontés, sans parler de la culture de la domination, du rapport de force, du modèle patriarcal et des inégalités salariales. Le regard critique porté par Vinaver sur le monde du travail, sur l'idéologie d'entreprise imposée par des patrons à leurs employés est révélateur des logiques à l'œuvre dans le monde contemporain. Les valeurs matérialistes, les gros salaires, ne suffisent plus à attirer une partie de la jeunesse qui revendique désormais, y compris dans certaines grandes écoles, le droit de « bifurquer » vers des métiers à échelle humaine, où la main de l'artisan boulanger ou brasseur s'exerce en lien avec une réflexion, une pensée, une analyse et des savoirs qui fondent un rapport nouveau au travail, même le plus artisanal, le plus manuel. Le sentiment de reconstruire du lien social, en reprenant d'anciens métiers abandonnés, dans des zones délaissées, s'articule à une réflexion devenue nécessaire sur le développement durable, sur un rapport réfléchi à l'utilisation des ressources naturelles et de l'environnement. L'écologie est une pensée globale de la relation entre les vivants, y compris sur le plan de la gestion du travail et des relations humaines. Certains candidats abordent d'emblée la réflexion par des accroches originales et pertinentes telles que celle-ci :

Les phénomènes contemporains de démission de masse ou de quiet quitting, qui consistent en un refus catégorique des tâches non spécifiées sur le contrat de travail afin de retrouver du temps pour soi, mettent en lumière le malaise actuel qu'un certain nombre de personnes entretiennent avec leur emploi, voire avec le travail en général. Ce dernier ne réalise plus l'équilibre entre le don de sa personne fait par le travailleur (ou plutôt son sacrifice) et le bénéfice qu'il en retire, ce qui le rend insupportable. Dans la citation suivante...

Les notions d'effort et de plaisir étaient aussi à interroger précisément. Quel plaisir peut-on retirer du travail ? Comment concilier l'idée de pénibilité et de fatigue avec le plaisir que peut procurer le travail ? Le travail peut-il réellement procurer un sentiment de bien-être, de satisfaction, ou est-ce une vision idéalisée, *a fortiori* lorsqu'on sait que tous les individus n'ont pas besoin de travailler pour vivre ? *Quid* des inégalités sociales, lorsque certains doivent

travailler davantage pour compenser les effets d'un salaire insuffisant, à l'heure où le travail ne suffit pas toujours à vivre dans des conditions décentes. La satisfaction ne naît-elle pas plutôt de la contemplation ou même de l'idée du travail accompli ? Ou bien, plus prosaïquement, le contentement ne provient-il pas plutôt de la possibilité de nourrir sa famille grâce au salaire ou aux revenus procurés par le travail, à l'assouvissement des besoins, à l'accès à des loisirs ? Ou bien le plaisir provient-il d'une satisfaction égocentrique, lorsque le travail apporte reconnaissance, honneurs et récompenses ?

La notion d'exercice était également très suggestive, comportant plusieurs implications : apprendre, se développer, progresser sont des notions à rattacher aux valeurs des Lumières, notamment celle de perfectibilité, essentielle dans la pensée de Condorcet. Reprenant les idées des penseurs sensualistes anglais, la pensée philosophique des Lumières repose en effet sur l'idée que les connaissances ne sont pas innées, mais qu'elles sont acquises au cours d'un devenir historique, toujours particulier. L'éducation, les conditions d'apprentissage et de développement déterminent la possibilité d'acquisition de connaissances. L'homme est perfectible, contrairement à ce qu'énoncent les dogmes chrétiens. Le concept d'harmonie est tout aussi essentiel dans la pensée de Condorcet. Dès lors, le travail peut contribuer au développement de l'esprit humain, dès lors qu'il s'harmonise avec le rythme naturel du corps et avec les droits des individus pour former une dynamique vertueuse, un corps social équilibré.

Utiliser le corpus

Les meilleures copies ne se contentent pas de citer un épisode, une phrase ou une réplique des œuvres au programme, mais en proposent un commentaire précis et mis en rapport avec le sujet de manière à l'éclairer, en contextualisant si nécessaire. Dans le cas des *Géorgiques*, on a pu apprécier les copies qui commentaient les choix de traduction du latin en montrant les effets de sens produits et la distance culturelle entre la langue de Virgile et la nôtre. À l'inverse, on a pu être étonné par le manque de finesse dans l'interprétation de la pièce de Vinaver, et tout particulièrement de la scène du *brainstorming* souvent donnée comme un exemple brillant du travail intellectuel. Les meilleurs candidats auront compris que les prétentions et enthousiasmes des cadres de Ravoire et Dehaze sont considérées avec quelque distance dès lors qu'ils produisent et vendent ce que Rabelais nomme des *torche-culs*.

Rappelons que les conclusions doivent être tout aussi travaillées. On peut regretter en effet qu'elles soient souvent, y compris dans les très bonnes copies, très maigres, se contentant de répéter une annonce de plan et ne proposant, à de très rares exceptions près, aucune ouverture.

Puisse ce rapport être utile aux futures générations de candidats et de candidates et leur permettre au terme, d'un long et pénible travail de la main et de l'esprit, de voir avec satisfaction leurs efforts couronnés de succès.